

7<sup>e</sup> Salon du Livre de Chaumont

11 → 15 Novembre 2009

Les Silos  
7/9 avenue Foch  
Chaumont  
[www.ville-chaumont.fr](http://www.ville-chaumont.fr)

**L'Afrique & les déserts**

• Dédicaces • Expositions • Débats • Lectures •  
• Contes • Théâtre • Cinéma • Musique •

Chaumont  
Département de la Marne  
Région Champagne-Ardenne  
Bibliothèque régionale de Champagne-Ardenne

## 7<sup>ÈME</sup> SALON DU LIVRE DE CHAUMONT

« L'AFRIQUE ET LES DESERTS »  
11 – 15 NOVEMBRE 2009

CONCOURS LITTÉRAIRE  
PLUS DE 16 ANS

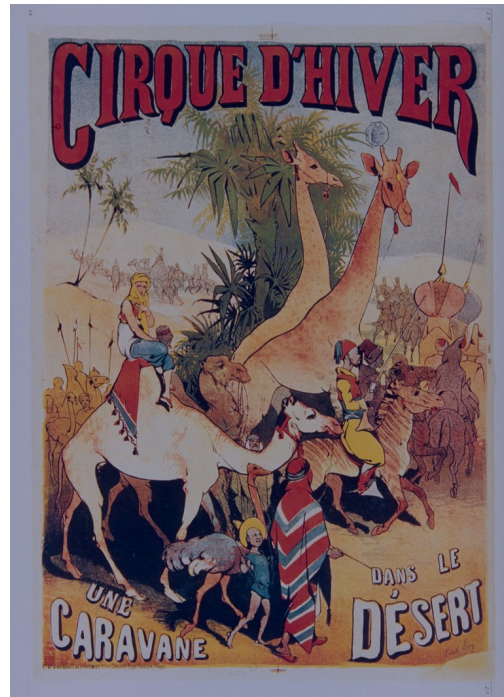
« AU CŒUR DU DÉSERT ... »

TEXTES PRIMÉS

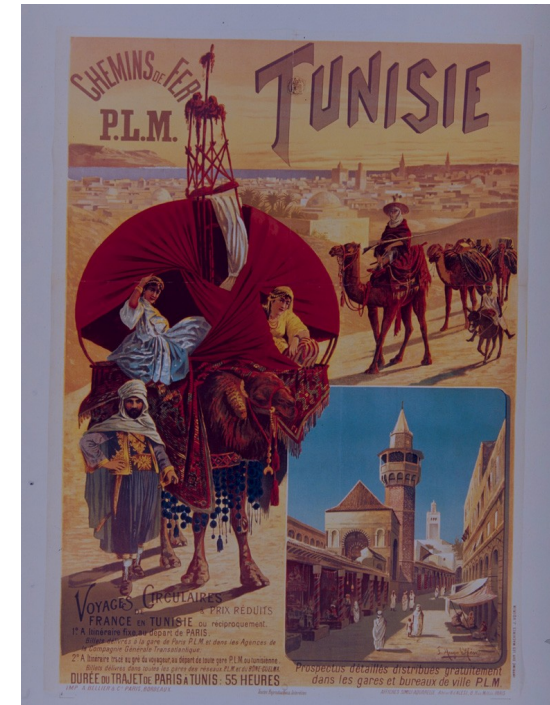
**A l'occasion du 7ème salon du livre de Chaumont, un concours littéraire a été organisé à l'attention des adultes de plus de 16 ans, destiné à récompenser les auteurs d'un texte sur le thème « Au cœur du désert... »**



*Algérie, chemins de fer PLM : Hugo d'Alesi Collection des Silos maison du livre et de l'affiche de Chaumont*



*Cirque d'hiver : une caravane dans le désert. le fer PLM : Hugo d'Alesi Emile Levy. Collection des Silos maison du livre et de l'affiche de Chaumont*



**« Choisissez l'une de ces trois affiches pour nous faire voyager dans l'immensité du désert, un désert peuplé d'images, de caravanes, d'oasis, et traversé d'histoires d'hommes et d'animaux. Racontez-nous l'une d'elles pour nous donner envie d'y aller... »**

***Voici les textes qui ont été sélectionnés par le jury, et primés :***

<b>1er prix</b>	<b>Mme Jacqueline BOISSELIER</b>	<b>Immel ou le voyage initiatique</b>
<b>2ème prix</b>	<b>Mr Jean-Michel DOUCHE</b>	<b>PLM...R voyage impromptu</b>
<b>3ème prix</b>	<b>Mme Claire GONDOR</b>	<b>Je m'appelle désert</b>
<b>4ème prix</b>	<b>Mr X</b>	<b>Le rêve d'un détenu</b>
<b>5ème prix</b>	<b>Melle Ghislaine COLIN</b>	<b>La grande épopée d'Abdelkader</b>

***Nous vous les livrons ici, et vous en souhaitons bonne lecture.***

***L'équipe de la Médiathèque***

# **1<sup>ER</sup> PRIX**

## **IMMEL OU LE VOYAGE INITIATIQUE**

Pour Immel, c'est le grand jour. Il vient d'avoir sept ans, il va enfin quitter le campement et partir avec la prochaine caravane. Ainsi, il va affirmer son appartenance à la tribu des hommes bleus du désert.

Les hommes s'affairent autour de la caravane. Ils chargent les dernières provisions, farine de blé, mil, dattes, viandes séchées, attachent les belles guerbas pleine d'eau aux bats des dromadaires et couvrent les selles de belles couvertures multicolores qui serviront pour les nuits en bivouac.

Anissa, la mère, peine à refouler la fougue d'Immel. Comme le veut la hiérarchie, il appartient à la tribu. Aussi, il doit l'écouter et lui obéir. Avec une certaine fébrilité, Immel revêt l'habit touareg. Anissa l'aide à enfiler la gandoura couleur bleu indigo, ajuste à ses pieds les sandales fabriquées dans un cuir spécial qui lui permettront de marcher dans le sable sans trop de peine puis elle enroule le « litham », long turban qui va le protéger des sables et des rayons ardents du soleil. Très superstitieuse, elle fixe à son cou et à ses bras les petites bourses de cuir, dans lesquelles elle a glissé des versets du coran et des formules magiques. Avec ses amulettes, Anissa a perpétué la tradition, elles protégeront Immel où qu'il aille. Immel est fier dans cette tenue. Ainsi revêtu, il ressemble à son père Amad. Un regret pourtant le saisi, il est trop petit pour porter le grand sabre.

La veille, en l'honneur du départ de la caravane, les femmes et les hommes ont improvisé une soirée poétique et musicale et ont mêlé leurs chants. La musique hypnotique aux accents accompagnée des claquements des mains et des sons des percussions ont eu raison de l'ivresse d'Immel. Il s'est endormi dans les bras de son père qui, un instant, s'est éloigné du foyer pour le déposer tendrement sur la natte dans la grande tente berbère.

Immel sourit dans son sommeil. Il voit des gazelles, des mouflons et des fennecs partout. Il s'imagine déjà dans le désert. Amad sent monter en lui une bouffée d'orgueil. Oui, ce petit fera un bon « Kel Ahaggar », mais pour combien de temps encore ?

Dans les vallées bien protégées de l'Atakor, leur tribu a su garder intacte leur civilisation. Amad et les siens tirent leurs revenus de leurs troupeaux et de l'exploitation des oasis confiées au métayage des Harratines. C'est à l'occasion des récoltes d'avril et de la grande fête du printemps qu'ils vont partir pour la grande oasis.

Le moment du départ arrive. Pour Immel, l'excitation est à son comble. Il se retourne à peine pour adresser un dernier adieu à Anissa et ses petits pieds le portent bien vite aux côtés de son père.

Anissa est résignée. A son retour, Immel ne sera plus tout à fait un enfant. Il aura marché sur les traces des siens. Déjà, elle devine ses pas dans ceux d'Amad. Le désert laisse peu d'empreintes que le vent balaie bien vite.

En observant Immel, Amad a un large sourire. Lui aussi jadis a emprunté les pistes avec son père et il sait que son fils, vaincu par la fatigue, se laissera transporter par le dromadaire.

Ils ont quitté Tamanrasset. Les paysages du Hoggard se déroulent sous leurs yeux. C'est un véritable désert de pierres constitué de roches volcaniques. L'érosion y a façonné un étonnant relief tout en pitons acérés. Immel est très impressionné par cet étrange spectacle. Il n'a de cesse de questionner Amad :

- Dis, papa, pourquoi toutes ces étranges montagnes et ce sable si doré ?

Amad répond :

- C'est le désert, fils. C'est le jardin de Dieu, et Dieu est tout-puissant.

Un peu plus tard,

- Dis, papa, où se cache le petit renard des sables dont tu m'as raconté l'histoire ? Nous marchons depuis longtemps et je n'ai toujours pas rencontré la jolie gazelle.

Amad répond :

- Ne soit pas impatient, fils, ils viendront te surprendre quand tu ne les attendras plus.

Immel est las de tout ce sable. Il n'a pas fait les merveilleuses rencontres qui peuplent sa tête d'enfant. Aussi, il tire ostensiblement sur la manche de la gandoura bleue et demande à son père Amad de le hisser sur la croupe du dromadaire. Il achèvera sa première journée dans le désert, ballotté au rythme de la caravane.

La journée de marche est terminée. Les touaregs ont décidé de dresser le bivouac pour y passer la nuit. Amad s'affaire autour du feu. Il creuse un four dans le sable, pétri la pâte de sorgho dans la « topsi ». Ainsi, la galette cuira dans ce four naturel avec des petites braises retirées du feu. Pendant ce temps, d'autres prépareront le bouillon d'herbes avec le lait aigre. La nuit, la température chute considérablement. Avec cette excellente soupe, la « Taguella » et le thé qui chauffe les papilles, ils mangeront chaud. Le partage du repas est un moment de plaisir important dans l'inconfort du désert.

Immel s'est endormi. Demain, il posera encore mille questions à son père, autant qu'il y a d'étoiles au-dessus de lui dans le ciel.

La route est encore longue pour rejoindre l'oasis d'Abalessa. Amad est confiant, la traversée du Hoggar en cette saison sera une excellente initiation pour Immel. Dans le désert, la diversité de la flore permet la grande variété de la faune. La gazelle est un animal très répandu et on trouve aussi bon nombre de mouflons, de chacals, de fennecs. Dans les points d'eau, il y a une quantité d'oiseaux insectivores qui cherchent leur nourriture. De même, faucons, buses, en quête de nourriture, volent autour des pâturages. Les insectes sont partout, même dans ces lieux qui paraissent privés de vie : il y a des scarabées, des guêpes, des mouches, et bien entendu des scorpions et des reptiles.

Inlassablement, la caravane poursuit sa traversée. Même dans ses rêves les plus fous, Immel n'avait rêvé pareil enchantement. L'excitation de la première journée passée, il contemple l'immensité de ces étendues de pierres et la beauté sidérante du relief volcanique de l'Akator. Ainsi, Amad et Anissa n'avaient point menti. A ce spectacle naturel viennent s'ajouter enfin les merveilleuses rencontres avec les gazelles et les fennecs. Tout se déroule comme dans ses rêves. Immel aura mille histoires à raconter à son retour au campement. D'autres surprises l'attendent à Abelassa.

Dès qu'ils ont vu arriver la caravane, les enfants des « Ksars » suivis de quelques chiens, se sont précipités hors de l'oasis. L'arrivée des touaregs, en avril, reste toujours un événement. Bientôt, ils sont au cœur même du méhari et posent mille questions. Leurs bavardages ramènent de la vie et de la joie au sein du groupe qui s'était réfugié dans le silence du désert.

Immel est fier de l'intérêt suscité par leur arrivée. Dès qu'il pénètre dans l'oasis, mille questions bouillonnent dans sa tête, car il découvre une autre vie. C'est l'eau, les palmiers dattiers aux multiples ressources, la culture du blé, de l'orge, du mil, des haricots, des pois, de la salade, des tomates, des melons, des courges et des piments.

Les hommes s'affairent autour des récoltes tandis qu'Immel s'impatiente encore. Amad lui a promis l'ultime récompense, il assistera bientôt à la grande « fête du printemps ». Les tribus touareg rassemblées en cette occasion vont s'affronter dans la course de chameaux. Immel est persuadé de la victoire de son clan. Aucun doute pour lui, les « Kel Ahaggar » vont remporter le trophée.

La joie d'Immel est rayonnante. Toutes les étoiles du désert brillent dans ses yeux. Quelles fabuleuses histoires il racontera à Anissa et ses frères à son retour à Tamanrasset !

*Mme Jacqueline BOISSELIER*

**2<sup>ÈME</sup> PRIX**

# P.L.M...R

## VOYAGE IMPROMPTU

Je me demande encore comment ce mot *partir* a émergé dans mes pensées. *Partir*, était-ce face à cette sorte d'ennui qui a le goût de l'habitude ou le fait de regarder les nuages se déplacer dans la lumière?

Mais *Partir* s'est installé dans ma tête .Les jours suivants, je l'ai senti passer dans l'armature des épaules. Une semaine plus tard, mes bras étaient entièrement contaminés. *Partir, partir...!* Quand, ce début de novembre, je l'ai senti s'installer définitivement dans mes doigts de pieds, j'ai accepté de *Partir*

*Partir*, mais où? A droite, à gauche, devant, sûrement pas derrière moi ! *Partir* vers quoi, vers qui? Là, j'ai senti combien mon regard portait loin, au-delà de la vallée de l'Aujon. Oui, *Partir loin* ...au-delà d'ici, au delà du quotidien annuel. Prendre de la distance, allonger le pas...J'acceptais cette demande interne de voyage. J'étais maintenant Voyageur.

Un voyageur n'ayant pourtant pas fait ses valises! Mais avais-je besoin d'une valise? Je voulais avoir les mains libres alors d'accord pour un sac à bretelles.

Personne n'a compris mon départ impromptu à la Coopérative, j'ai déposé mon congé sans même attendre qu'il soit accepté. A l'évidence, pour mes jambes, ce n'était point impromptu. Elles se trouvaient naturellement magnétisées vers le midi, le sud du sud.

A la gare station PLM Pari Lion Marsia des affiches faisaient la promotion pour des voyages circulaires à des prix réduits: Francia-Tunisia, 55 heures de Pariville à Tuniville. De Dijon, je n'avais que 51 heure 30 de cabine de chemin de fer et de bateau. La Compagnie Générale Transatlantique assurait la traversée de la Méditerranée.

*Partir loin*, Marsia, Tuniville et encore plus loin, le désert. Ah! Le sable à perte de vue et les nuits célestes, infini d'étoiles. L'espace sans limites, que la portée du regard.

Mustafa m'a prévenu: *dans mon pays on t'offre tout ce que tu es prêt à recevoir* .Il a ajouté à la suite: *et tu emporteras que ce que ton cœur peut contenir*. Belles formules d'enchanteur qu'il devait distribuer gracieusement à tous les touristes de la PLM.

Qu'est-ce que j'étais prêt à recevoir, sans exhiber une fatuité de touriste. J'ai regardé et j'ai croqué. Mon calepin Bouvier en main, je suis parti à la découverte de l'oasis d'Ajiza. Les pages se sont peu à peu remplies de dessins et de descriptions:

les détails d'une porte, la forme léonine d'un rocher, le goût du thé et encore le goût du thé sans avoir l'habitude de la fumée âcre des crottes de dromadaire. Les galettes et encore les galettes sans en avoir l'habitude des grains de sables dans les dents. Les joueurs de Siga avec des jetons de coquillages fossiles, les gamins à qui je faisais des tours d'escamotage avec une grosse pièce.

Avec eux j'ai fais le tour de Babel Qasr El Farafala au milieu d'un bord de désert. J'ai même dormi sous l'abri d'un roc couvert de girafes, peintures rupestres du néolithique, quand le désert était savane verte et herbeuse.

*Partir, partir loin, partir loin* mais...Ce *mais* a émergé au bout d'une demi-lune, en regardant le ciel rempli d'un semis d'étoiles, la Grande Ourse, Cassiopée, la constellation du Dragon, la Voie lactée....*Partir loin mais... Revenir!*

*Revenir* ou plutôt renaître comme j'arrive à le faire chaque matin, sortir des songes célestes de la nuit. *Revenir*, oui, certes, mais *revenir* lentement.

Alors Mustafa, tu m'as bien enjôlé avec tes formules de magicien du désert.

Car aujourd'hui je clos mon carnet de voyage dans les oasis sahariens et en voici les dernières lignes.

*Dans mon pays on t'offre ce que tu es prêt à recevoir et j'ai reçu de l'Espace, celui du désert étoilé; et tu emporteras ce que tu peux emporter dans ton cœur et j'ai emporté du Temps de vivre.*

Je reconnais que mes formules sont quelque peu simplettes, *l'Espace d'un désert étoilé, le Temps de vivre*, mais ces formules sont avant tout magiques à mes oreilles et mes yeux.

Mustafa tu es un vrai prophète du désert. P.L.M.R .*Partir Loin Mais Renaître*, inshallah, s'il plaît à dieu.

**Mr Jean-Michel DOUCHE**

## **3<sup>ÈME</sup> PRIX**

### **JE M'APPELLE DÉSERT**

Ma mère, elle dit que ma caboche c'est un désert, que j'ai rien dans le carafon, que ma citrouille, elle fait toc toc. Ma mère, elle est forte en synonymes ; du moins, c'est ce qu'elle croit. Elle ne sait pas que je la surpasse, et que les mots n'ont aucun secret pour moi. Comment pourrait-elle le savoir, d'ailleurs, puisque ma bouche aussi est un désert ? Je ne parle quasiment pas, je reste claquemuré dans mon monde à moi. Du coup, elle compense en m'invectivant toute la journée, pour ne pas se sentir seule : eh oh y'a quelqu'un ? Ouvrez les écoutilles, monsieur, ouvrez, ordre du roi !, mais rien à faire. Elle peut s'égosiller longtemps comme ça. Je suis gréviste de la langue ; un beau jour, j'ai congédié le vocabulaire officiel et ai tiré la fermeture éclair d'un coin à l'autre de ma bouche. J'avais déjà condamné mes oreilles depuis des mois ; j'y enfonçais les doigts jusqu'à la première phalange pour ne plus entendre le vacarme du monde qui m'effrayait. Maman, elle n'a pas voulu comprendre. Elle a continué à me parler, à m'entourer de ses bras lorsque je perdais pied, et à me défendre du regard des mioches persifleurs. Elle n'a rien voulu voir. Je suis muet, elle est aveugle, nous formons la paire, comme ça.

Je m'appelle Désert.

Maman, elle m'appelle Lucas, allez savoir pourquoi, et depuis ma naissance, en plus ! Elle ne sait pas que Lucas n'est pas mon vrai prénom. Or je ne lui répondrai que le jour où elle devinera mon prénom véritable. Elle qui prétend me connaître « comme si elle m'avait fait », elle devrait trouver sans trop de mal.

Je me suis appelé Désert car j'ai décidé de devenir aussi vaste et vide qu'un désert. Le néant à l'horizon, l'azur pesant comme un couvercle. J'ai enfoui mon cœur sous des pelletées de sable dru, les racines y ont succombé, et j'ai interdit les nuages de séjour. Les serpents glissent sur le sable, ils ondulent sans bruit et gravissent les dunes. Quant la rumeur autour de moi se fait trop oppressante, les doigts dans mes oreilles, je me retire en mon cœur et m'y invente un autre moi-même. Je deviens le vent, le sirocco qui brûle et assèche le palais, je suis le vaste souffle venu du centre de la terre et, shehili, chergui ou calima, je balaie, je

tourbillonne et emporte tout sur mon passage. Je deviens dromadaire au pied élastique, parcourant sans relâche les étendues sableuses de mon univers, très digne sur mes pattes osseuses à mâchonner des jeunes pousses. Et puis, quand il fait trop chaud dans mon cœur, j'y entrouvre une fenêtre et laisse pénétrer la fraîcheur de la nuit.

Je m'appelle Désert, ne me demandez plus pourquoi.

Je ne sais plus rien. Je n'ai plus de mémoire. Je ne me souviens plus du jour où ma bouche a cessé de parler. C'est peut-être lié aux marguerites, enfin, je veux dire : au jour où Papa a fini sous les marguerites. Depuis, Maman m'invente tous les jours de nouveaux synonymes : Lucas sinoque, t'est complètement azimuté, eh, le siphonné du tuyau ! Oh le marteau, tu sors de ta chartreuse ? Où sont donc tes copains les loufs ?

Dans ma tête, j'ai essayé de me remémorer la définition de tous ces synonymes. Ma bouche était toujours cousue. Maman continuait, pour se défouler : et un zéro pour Xanax ! Allez, le Horla, prends ta marotte ! Quelque part, je la comprenais : c'est sûr que ce n'est pas drôle tous les jours de vivre avec un frapadingue comme moi. Mais un jour j'en ai eu assez d'être agoni d'injures. J'ai inventé un nouveau langage pour faire cesser la faconde de ma mère. J'ai tordu la langue dans tous les sens possibles, l'ai pressée, essorée, puis j'ai tiré sur les mots élastiques, j'ai déchiré le vocabulaire et en ai recollé les lambeaux pour tapisser mon cœur d'un nouveau dictionnaire. Maman était trop heureuse qu'enfin j'ouvre la bouche, mais elle a rapidement déchanté en entendant ma bouillie lexicale et elle a recommencé de plus belle avec ses synonymes. Alors, comme mon nouveau langage ne suffisait pas à faire taire Maman, un jour, j'ai empogné une sécafleure, et je la lui ai escartourbée en plein dans le mou, bien au mitan ! Maman s'est afflanchie sur le cardingue, sans un fluit. La sécafleure a blaguedingué à son tour. Maman filait son rouge, ça cradouillait le cardingue à gros bloubloux, j'avais l'impression d'un saccadé de montagne au mezan de la cuipière. J'ai valsé les talons à toute bizette et me suis catapulté avec du rouge plein les crognolles. Les flasques de rouge faisaient comme un chemin de triste sur le cardingue, mais mes crognolles fugissaient à vive hure alors je suis sorti. Dehors, les caquelettes ont cessé leurs jacassibelles en me voyant déterrer comme un frit. Elles ont du accrier les bleus car un mostant plus tard ils ont surflué vers moi et m'on ensermé les quignottes de

leurs bramétals en me vociverbant dans les pavillons. L'apicui de mon désert s'est fenêtré à tire de plume ; j'avais oublié de clomurer les battants. Ça m'a croupé le stilet et j'ai perdu mon nouveau langage.

Alors j'ai à nouveau cousu ma bouche et ai enfoncé mes phalanges dans mes oreilles, le plus loin que j'ai pu, pour ne plus entendre leurs vociférations dans ma tête. Mon oiseau de désert s'est envolé à jamais. La prochaine fois, je l'encagerai, lui et ses plumes chatoyantes et je prendrai bien soin de fermer les volets de mon cœur.

J'ai fermé les yeux sur les uniformes, sur les soutanes, les aubes et les robes noires. Je ne veux plus rien voir, je ne veux plus rien entendre, je veux retourner dans mon désert à fenêtres pour écouter le blatèment des dromadaires et le crissement du sable sous la peau du serpent. Je veux retrouver le poudroïement des dunes et leur halo indécis dans la chaleur sans fin, me réfugier dans la nuit à croquer des étoiles sous mon habit de nomade.

Je m'appelle Désert.

En prison, il n'y a pas de fenêtre.

*Mme Claire GONDOR*

# 4<sup>ÈME</sup> PRIX

## LE RÊVE D'UN DÉTENU

J'ai aimé et découvert ce magnifique pays qu'est l'Algérie dans le cœur d'un détenu maghrébin. Chaque fois qu'il me racontait des histoires de sa famille qui vivait là-bas, il y avait la joie dans ses yeux et ceux-ci s'illuminaient comme le soleil sur le sable brillant au beau milieu du désert.

J'étais comme un gosse dans un véritable conte de fées, perdu dans le désert, écoutant ses histoires riches en amour comme dans les Mille et Une Nuits. On y rencontre par exemple des Djinns, des éfrits et des goules ainsi que la passionnante histoire de Shéhérazade, la fille du grand vizir.

J'ai fermé mes yeux et suis parti loin dans mes pensées vers ce pays d'Algérie où la vraie histoire est née en écoutant sans cesse les propos de cette personne. Et ensuite, tout s'est enchaîné. J'imaginai ces magnifiques oasis où les habitants du désert cultivent leur jardin à l'ombre des palmiers. Ces oasis qui sont également le lieu de rassemblement et le point de rencontre entre les habitants à l'époque de la récolte des dattes.

C'est aussi un endroit où les touaregs passent la plus grande partie de la saison sèche à proximité des rares points d'eau. On y rencontre des animaux à la beauté unique comme ces antilopes capables de vivre dans des conditions défavorables. D'ailleurs, on dit bien que ce sont elles les véritables reines du désert.

Il y a aussi ces tribus qui ne manquent jamais de faire une prière dans la journée et tous ces femmes et ces enfants qui fabriquent des grigris qui portent chance dans la vie. Sans oublier les vestiges néolithiques qui attestent d'un riche passé et d'une histoire chargée en événements.

Je découvrais ces jolies femmes avec leurs robes de princesse, pleines de lumières et de paillettes.

Ce peuple se bat au quotidien pour que son pays soit le plus beau du monde. Il aime sa terre au cœur d'un pays où la vie est un paradis pour les vacanciers du monde entier. Il fait en sorte que les touristes s'y sentent comme chez eux, comme dans les belles émissions que l'on voit à la télévision et qui décrivent l'Algérie et

toutes ses richesses, architecturales et culturelles. Au bord d'un point d'eau, j'ai bu la tasse et mon rêve était si beau que je me suis réveillé avec la folle envie de partir pour ce pays que je suis fier d'avoir découvert à travers les propos d'un détenu algérien qui aimait plus que tout les richesses de son pays. Il en parlait avec beaucoup de fierté et d'amour, comme les gens qui sont unis pour la vie.

*Mr X*

## **5<sup>ÈME</sup> PRIX**

### **LA GRANDE ÉPOPÉE D'ABDELKADER**

De son enfance aux confins du désert, Abdelkader a amassé des trésors de patience, un bonheur étale, le sens et le goût de l'observation infinie. Il piétinait au milieu des femmes pourtant gentilles de son village et son cœur battait plus fort quand il voyait les hommes revenir des razzias, quelquefois blessés, mais d'autant plus honorés à ce titre. Leurs hauts faits d'armes ressassés depuis la nuit des temps le faisaient vibrer. Il se voyait déjà l'un d'eux. Lui, quand il avait pu traquer un scorpion au fond de son trou et l'anéantir, il en tirait grande fierté.

Le reste du temps, rythmé par les appels à la prière du muezzin du haut de son minaret, il ne s'ennuyait pas. Entre les parties endiablées de courses autour des palmiers où il sculptait son corps, sans s'en douter d'ailleurs, il préparait son âme par de longues méditations. De ces silences lui parvenait la sagesse accumulée par ses ancêtres car ce n'était certes pas de sa courte vie qu'il pouvait tirer matière exhaustive. Nus, sous le soleil exactement, la Vérité coulait en lui, pure. Ainsi à l'écoute du désert, il devint jeune homme.

On le voit fier guerrier sabre au clair, enveloppé d'un burnous, chevauchant un superbe alezan. Il s'agit de récupérer les troupeaux de chèvres et les dromadaires enlevés par quelque horde sauvage d'hommes en bleu venus de très loin. Par son bon sens, sa bravoure et son endurance, il s'est fait remarquer puis est devenu chef guerrier. Les jeunes mousmés lui montraient autant qu'il était possible leur intérêt par de longues œillades. Son cœur n'a pas tremblé.

La région s'est pacifiée. Finies les expéditions guerrières lointaines. Un beau jour, un petit homme mince parlant très bien l'arabe a demandé qu'on lève une caravane pour lui. Il avait besoin de chameliers, de guide, d'un cuisinier pour une longue traversée. Pourquoi pas ? Théodore il s'appelait. Le train l'avait amené là. Cela interpella notre héros. Un monde existait donc ! Un autre monde au-delà des étendues de sables, au-delà des oasis qu'il connaissait.

Le soir, lors des longues veillées autour des maigres et néanmoins réconfortantes braises, lui racontait ses péripéties dans son immense domaine et il écoutait les récits des terres explorées par Théodore. Des terres habitées par des hommes aux mœurs toutes différentes de celles qu'il pouvait connaître mais à la fois des êtres semblables à lui : des fondateurs de famille ayant le souci de l'éducation de leurs enfants, de les nourrir, de les abriter, de prier, de philosopher, mais aussi de faire la fête, de se parer, de rire, de s'entendre avec les membres de leur communauté. Des hommes ayant soif de connaissance, cherchant réponse à leurs questions.

Un jour, c'est sûr, il partirait car il souhaitait trop savoir ce qu'est l'univers et comment il fonctionne, pour rester ici où tout était imprégné en lui ; rien ne lui demeurait inconnu ; c'était rassurant mais lui pour qui chaque dune, quelque aride qu'elle soit n'avait aucun secret, et qui était allé au bout de la résistance humaine, qu'avait-il encore à faire ici ? Non, un ailleurs le défiait, ou, selon son humeur, lui tendait les bras. « N'y va pas ! » s'écriait Fatma, la plus assidue de ses admiratrices, « Ici tout est neuf, tout est sauvage, libre continent » ; mais c'était comme crier dans le désert : aucun écho ne lui parvenait.

Quand Théodore s'en alla au terme de six mois d'études, d'échanges, d'interrogations de la part d'Abdelkader sur le pourquoi de se baisser, ramasser des cailloux, à l'heure de la sieste, d'écrire longuement pendant que les autres savouraient le bonheur de ne rien faire, le ventre plein, alors notre héros prit ses dispositions. « Je suis dans le désert depuis trop longtemps » se dit-il. Théodore le pistonna et Abdelkader fut invité au Musée de l'Homme. Enfin il prenait le train à son tour. Point besoin pour cela de porter deux cent litres d'eau, dix kilos de riz ; une poignée de dattes pour un petit creux et le voilà qui amorce le grand tournant de sa destinée.

Il alla d'étonnements en étonnements mais il se fit de nouveaux amis : Isabelle, Ella, André, Charles, Germaine qui lui firent connaître une petite Françoise. Le couple s'installa dans un petit village d'Ardèche. Leurs enfants quelquefois s'exclamaient : « Mais c'est le désert, ici ! », ce qui avait le don de brancher Abdelkader sur la terre de leurs ancêtres, sur leur histoire si particulière d'émigrés. Il avait beau avoir réussi à gagner sa vie, sans renier ses valeurs : il a inventé l'agriculture durable bien avant qu'on en parle, simplement en copiant la vie des

siens et le respect manifesté envers la terre nourricière, dans un pays si chiche alors que dans la province où il a atterri, les possibilités étaient toutes autres.

Il avait la nostalgie et il l'apaisait par des contacts fréquents avec tous ceux qui ont sillonné les grandes étendues désertiques, que ce soit André avec ses Citroën, Germaine Tillon, qui a enseigné là-bas, et tous les autres, passionnés.

A force, son fils a développé une envie terrible de découvrir enfin par tous ses sens les origines de son père et toute la famille prit l'avion. Ainsi la boucle est bouclée, mais le Grand Retour sera un autre chapitre de la grande épopée d'Abdelkader.

*Melle Ghislaine COLIN*